

L'urgence au miroir de la philosophie

L'inutilité de la philosophie face à l'action, et a fortiori à l'urgence, est une opinion largement répandue. Mais le préjugé ne résiste pas à l'examen. La prétendue incompatibilité des deux notions n'est que temporelle: la philosophie refuse l'urgence non pour la nier mais pour la dépasser. Et ce faisant permet à l'homme de bâtir et sortir de la barbarie.

par Kenneth Helt

*Chargé de cours en culture générale et philosophie politique,
université d'Évry-Val-d'Essonne*

L'objet de cet article n'est pas de définir philosophiquement l'urgence, mais de s'engager dans la question, classique, de l'utilité de la philosophie, dans le champ d'une réflexion sur l'urgence. La philosophie, en effet, a faussement bonne presse. Les «-cafés philo-» prospèrent. Nombreux sont ceux qui font régulièrement part de leur admiration, voire de leur passion pour la philosophie. Mais cet engouement ne se traduit pas par des actes. On attend seulement le «-point de vue-» du philosophe, et quand un philosophe parle, on se tait avec déférence. Souvent on ne retient rien, ou des banalités par lesquelles on conforte ses propres préjugés. Quand

vient le moment de l'action, comme on n'a rien tiré des propos philosophiques, on ne voit guère en quoi ils pourraient être utiles. Et comme l'urgence est, au plus haut degré, le moment de l'action, la philosophie devrait s'y révéler futile. C'est cette prétendue futilité de la philosophie que nous nous proposons ici d'examiner. Si la philosophie n'est qu'une banalité joliment dite, elle représente un véritable danger du point de vue de l'urgence, car cette dernière exige des actions et des pensées qui ne soient jamais inutiles. Si en revanche la philosophie a vraiment quelque chose à apporter, il faut régler son sort à l'indifférence admirative que suscitent les discours philo-

sophiques. J'ai écrit qu'il ne s'agissait pas de définir ici l'urgence. Pourtant, afin de savoir de quoi on parle, on entendra par urgence le caractère de toute situation, porteuse de danger ou non, qui requiert une réaction immédiate.

Dans l'opinion courante, l'urgence est ce qui met la philosophie en péril, et ce pour plusieurs raisons.

D'une part, le philosophe passe pour un contemplatif, pour ne pas dire un doux rêveur, qui se perd dans des réflexions incompréhensibles et inutiles. L'anecdote est célèbre: Thalès de Milet, scrutant le ciel en astronome, tomba dans un trou. Une servante thrace lui fit remarquer avec humour qu'il aurait mieux fait de se précoc-

cuper de son environnement immédiat (1). On voit ce que cet épisode a de cruel pour la philosophie. Thalès ne se soucie même pas du péril qui le guette. Se targuant d'aimer la connaissance, il ne s'intéresse pas au moment opportun pour apprendre. Comme il manque d'à propos, on ne voit pas quelle confiance lui accorder si le sort de la communauté dépendait de lui. L'intelligence n'est pas ici du côté de celui qui prétend être intelligent. La servante fait preuve de finesse d'esprit, puisqu'elle a de l'humour, mais elle fait preuve de pragmatisme puisqu'elle sait ce qu'il faut faire au moment où il faut le faire. Derrière le côté comique de la chute de Thalès se cache une question plus terrible: et s'il était tombé, par exemple, dans un ravin? Si, plutôt que les lazzis d'une servante, il avait dû affronter la mort elle-même?

Le premier reproche que l'urgence adresse à la philosophie est celui de la négligence du danger. La philosophie prétend prendre avec la réalité des distances qu'elle n'a pas à prendre, elle prétend proposer un choix quand il n'y en a pas: entre philosopher et éviter de tomber dans le trou, quel homme sain d'esprit ne choisirait la seconde voie?

D'autre part, c'est contre l'urgence que se constitue la philosophie, comme le mon-

tre la *Profession de foi du vicaire savoyard*, dans le quatrième livre de l'Émile de Rousseau. Cet entretien, qui vise à refonder la philosophie, se déroule loin des villes et il demande du temps: «-On était en été, nous nous levâmes à la pointe du jour. Il [le précepteur fictif qu'est le vicaire savoyard] me mena hors de la ville, sur une haute colline, au-dessus de laquelle passait le Pô, dont on voyait le cours à travers les fertiles rives qu'il baigne-; dans l'éloignement, l'immense chaîne des Alpes couronnait le paysage-; les rayons du soleil levant rasaient déjà les plaines, et projetant sur les champs par longues ombres les arbres, les coteaux, les maisons, enrichissaient de mille accidents de lumière le plus beau tableau dont l'œil humain puisse être frappé-» (2). Pour réfléchir comme un philosophe, il faut prendre au moins sa journée, ne rien faire d'autre, se garder de tout souci extérieur. La ville au contraire symbolise l'affairement des gens qui se détournent de la recherche de la vérité pour gagner leur vie. Rousseau retourne l'alternative que nous avons pu poser quelques lignes plus haut. Entre la perspective d'une vie paisible où l'on prend le temps de penser, de savoir qui l'on est, et d'autre part la vie d'une bête de somme, où l'on passe son temps dans l'urgence de

manger le soir, qui ne choisirait la première solution-?

L'habileté de Rousseau est d'avoir répondu à l'objection pragmatique sur son propre terrain. Le pragmatique peut dire qu'à ignorer l'urgence la philosophie ignore la vie. Rousseau répond que c'est précisément parce qu'elle ignore l'urgence – ou plus précisément parce qu'elle la refuse – que la philosophie garantit une vie de qualité. A la simple survie, Rousseau oppose la vie.

Cependant cette contemplation suppose un certain confort. L'entretien a lieu en été, aucune tempête de neige ne menace, les «-rives [sont] fertiles-»: on ne fait pas de philosophie quand on a faim. La philosophie refuse l'urgence en ce qu'elle en représente le dépassement, non pas la négation. L'opposition entre philosophie et urgence se précise. Leur incompatibilité se présente comme temporelle. Il y a un temps propre à l'urgence, un temps propre à la philosophie et, il faut le concéder au pragmatique, l'urgence prévaut. La philosophie se révèle n'être qu'une occupation de nanti. Platon lui-même fait dire à Socrate, dans son *Apologie* « c'est spontanément que s'attache à moi la jeunesse, celle qui a le plus de loisirs, celle des familles les plus riches-» (3). On voit que la philosophie est nuisible du point de vue de l'éducation: elle détourne la

Du jour où les Romains ont cessé d'avoir le souci de l'urgence, les barbares les ont anéantis. Qui ne voit pas que c'est l'insouciance des habitants de Pompéi qui leur a coûté la vie, que c'est le refus de voir le danger que représente l'éruption d'un volcan qui change une cité opulente en monceau de cendres-?

jeunesse de l'urgence, notamment politique, et lui fait croire qu'elle évolue dans le temps éternel des Idées. La condamnation de Socrate était religieuse, mais aussi politique. Méditer en refusant de tenir compte de la situation présente, c'est ne pas garder la Cité, et manquer à son devoir de citoyen. Ainsi se révèle la noblesse du souci de l'urgence. Il est gage de permanence de la civilisation. Ce pourrait être pour cela que Rome a pro-

duit peu de philosophes, et d'une qualité moindre que les Grecs. Rome était une nation de laboureurs, préoccupés des cultures du jour, prêts à prendre les armes à la moindre alerte. A en croire Rousseau, c'est par ce mode de vie simple et solide que Rome est devenue, d'un petit village arrosé par le Tibre, l'empire que l'on sait. En revanche, du jour où les Romains ont cessé d'avoir le souci de l'urgence, les barbares les ont anéan-

tis. Qui ne voit pas que c'est l'insouciance des habitants de Pompéi qui leur a coûté la vie, que c'est le refus de voir le danger que représente l'éruption d'un volcan qui change une cité opulente en monceau de cendres-?

Interrogeons le philosophe-: de quel droit se sentir dispensé de la préoccupation du nécessaire-? De quel droit se rendre vulnérable, et rendre vulnérable la Cité-? Inutile et dangereuse, la philosophie

pourrait bien être antidémocratique. Celui qui se dispense du souci de l'urgence se croit-il éternel? Prétend-il que les tâches liées à l'urgence sont réservées aux hommes incapables de penser? Activité d'oisif, arrogance du nanti: la philosophie n'a qu'une utilité, celle de révéler aux yeux du monde les parasites prétentieux qui l'encombrent. Si encore la philosophie était, comme sous l'Antiquité, directement liée aux sciences, on pourrait lui trouver une excuse. Les premiers philosophes furent, en effet, astronomes et physiciens. Et on sait – quoique les budgets alloués à la Recherche ne trahissent pas toujours cette reconnaissance – que les techniques ne sont que des applications des sciences, et que, d'une manière générale, la science rend la vie plus facile, plus sûre et plus longue. Quand un volcanologue peut prévoir avec précision une éruption, aucune crainte n'a lieu d'être. Le souci de l'urgence permet d'éviter l'affolement, et c'est par la science qu'on y fait face. La philosophie n'est pas davantage une morale ou un apprentissage civique. Nul besoin d'être philosophe pour comprendre les recommandations simples que le civisme impose en situation d'urgence. Quant à la morale, elle tient pour vrais certains principes, tandis

que la philosophie interroge la validité de tout discours. La morale est par nature affirmative, la philosophie interrogative.

Ce réquisitoire contre la philosophie a toujours rencontré une large audience. Aristophane, dans *Les nuées*, dénonce la vacuité ridicule des discours philosophiques. Voltaire, aux pérégrinations élevées mais creuses d'un Pangloss (parodie de Leibniz), fait répondre par Candide qu'«-il faut cultiver notre jardin-», c'est-à-dire que toute réflexion est illusoire si elle n'est pas susceptible d'application. Il y a quelques années, un ministre de l'Éducation nationale déclarait au Sénat que les élèves des classes de terminale perdraient moins leur temps dans des cours d'éducation civique qu'à entendre des «-élucubrations-». Il visait par ce dernier terme la philosophie qu'il envisageait de supprimer des programmes scolaires. Une telle idée n'aurait jamais été exprimée, si ce ministre n'avait senti qu'elle s'appuyait sur une forte approbation générale.

Un dernier point devrait venir à bout de la philosophie. Nous avons pu voir que philosophie et souci de l'urgence se gênaient mutuellement, ce qui suffirait à laisser penser que, pour survivre, l'homme doit se passer de la philosophie. Mais on peut même attaquer la phi-

losophie de l'intérieur par le biais de l'urgence. Si en effet philosophie et urgence sont inconciliables, c'est la philosophie qu'il faut abandonner. Car l'urgence, nous n'avons pas le choix de l'ignorer, s'impose. En revanche la philosophie, si elle prétend – et c'est le cas – interroger chaque chose, alors elle doit interroger aussi l'urgence. Si souci de l'urgence et philosophie sont incompatibles, l'urgence est étrangère à la philosophie, et la philosophie ne peut pas s'y intéresser. Dans ce cas, la philosophie, dans son principe même, est contradictoire.

Ce dernier argument serait convaincant si le *corpus* philosophique ne fourmillait de contre-exemples.

On a pu voir que l'urgence était implicitement refusée dans la *Profession de foi du vicaire savoyard*, mais sur le fondement d'une acceptation préalable. Ce n'est que parce que les questions d'urgence ont été réglées qu'on peut philosopher. Rousseau faisait véritablement œuvre de philosophe, puisqu'il s'intéressait à la pensée du point de vue de ses conditions de possibilité. En montrant la nécessité d'un climat tranquille il donnait à la philosophie une détermination biologique. Rousseau montrait que la pensée requiert un corps apaisé, et remettait de fait en question la séparation couramment

admise de l'âme et du corps. Il indiquait la portée métaphysique du souci de l'urgence, en permettant de se représenter le corps comme condition de la pensée, suggérant que l'homme était physiologiquement fait pour penser.

Kant a saisi la portée de cette réflexion dans ses *Propos de pédagogie* : «-Un animal [...] devrait-il, sitôt venu au monde, crier à la manière des enfants qu'il deviendrait à coup sûr la proie des loups et des bêtes sauvages attirés par ses cris-» (4). L'être humain, dans le règne animal, est une exception. Son comportement le met en danger alors qu'il est déjà peu armé pour survivre. En d'autres mots, tout se passe comme si l'être humain était par nature réfractaire au principe d'urgence, comme si dès sa naissance il refusait la réalité de l'urgence. L'homme proclame, dès qu'il est homme, que sa vie ne sera pas la survie. Il connaîtra au contraire la temporalité et le progrès.

Seul l'homme se perfectionne au fil des générations. Alors qu'un cheval avait le même comportement il y a mille ans qu'à présent, les connaissances et les capacités, en un mot les possibilités de l'homme contemporain ne sont pas comparables à celles de nos ancêtres. Et cette temporalité, ce fait par lequel l'espèce humaine est la seule à connaî-

tre début, progression, et représentation d'une fin, existe car l'être humain *pense*.

L'urgence est ainsi la preuve de l'humanité de l'homme. Il a conscience de l'imminence de quelque chose, mais au lieu de réagir au coup par coup, il tente de prévoir, d'établir des chaînes causales, de maîtriser des conséquences. L'immédiat est une anomalie : le temps véritablement humain est prévisible, maîtrisable et long. L'urgence est donc une modalité de la pensée du temps ou plus précisément le problème que la réalité immédiate oppose à la représentation humaine du temps.

C'est précisément parce que l'urgence gêne l'activité philosophique qu'elle la stimule. A partir de cet obstacle la philosophie peut penser le temps et l'homme. C'est moins à la philosophie qu'à l'homme que l'urgence s'oppose, en le rappelant sans cesse à son obligation prosaïque.

Dans le second livre de *La République*, l'un des interlocuteurs de Socrate, Glaucon, justifie l'existence de la Cité par la crainte que les hommes ont les uns des autres : «-après avoir été mutuellement auteurs d'injustices et victimes de l'une et de l'autre, les hommes, impuissants à éviter la seconde alternative et, dans l'autre, à se saisir du succès,

s'avisent qu'il y a avantage à convenir de n'être mutuellement, ni auteurs d'injustices, ni victimes d'injustices. C'est de là, dit-on, que datent les débuts de l'institution de lois et de conventions par lesquelles on se lie soi-même, et de la dénomination de légal, de juste pour ce qui est prescription de la loi-» (5). L'urgence est ici incarnée dans le danger perpétuel que les hommes représentent les uns pour les autres. On pourrait vaquer à des occupations agréables, mais un méchant surgit, et il faut se détourner de ses projets pour lui faire face sans délai. Aussi, la société permet de ne plus vivre dans la crainte et de se représenter une vie à long terme. La Cité, c'est l'artifice par lequel l'urgence perd son caractère pressant et inévitable.

Or la Cité est ce qui caractérise proprement l'être humain, ce qui inverse le rapport de force imposé par la nature. Le temps naturel est une succession d'instantanés dangereux, desquels on se tire pour faire face à d'autres situations d'urgence. L'homme, par la construction de la Cité, soumet le temps à ses exigences propres : le temps n'est plus une succession d'instantanés ou d'épisodes, mais une ligne qui permet le long terme. Et c'est par ce long terme que l'homme pourra plier la réalité

à sa convenance. Le temps des cultures est long, il faut prévoir à quelle époque il faudra semer, et à quelle époque on pourra récolter. Combien de temps fallut-il pour arriver à décrire la trajectoire des astres et arriver à s'arracher à l'attraction terrestre pour poser le pied sur la lune? Un temps infiniment long qui est celui de la connaissance.

Dans sa façon de maîtriser la réalité, l'humanité fait de l'urgence une modalité de cette maîtrise. On acceptera d'obéir aux exigences de l'urgence, mais pour mieux réaliser des projets à long terme. Il y a des techniques d'évacuation, des tâches précises à remplir; l'urgence est même une branche de la médecine. L'urgence est contenue, intégrée aux activités quotidiennes et n'a plus comme seule particularité que la rapidité qui la caractérise.

Le but de cet article n'est pas de relever toutes les occurrences par lesquelles la philosophie a tenté de traiter du problème de l'urgence. Mais l'analyse de quelques textes montre que l'urgence a bien eu un caractère déterminant pour la philosophie. «-Déterminant-», car les textes ont été choisis en fonction de leur tendance à décrire l'origine de l'humanité et à confondre cette origine avec celle de l'activité philosophante. Or l'hypothèse avait été émise que la philosophie était

par nature étrangère à la question de l'urgence. Au point où nous en sommes, soit la philosophie se contredit elle-même, soit il est possible de penser philosophiquement l'urgence.

Or la philosophie fait elle-même l'épreuve de sa propre urgence.

Après avoir compris la fausseté de tout ce qu'il a appris, le jeune Descartes conçoit le projet de refonder les sciences, mais «-cette entreprise me semblant être fort grande, j'ai attendu que j'eusse atteint un âge qui fût si mûr, que je n'en pusse espérer d'autre après lui, auquel je fusse plus propre à l'exécuter-» (6). Ce serait compromettre les chances de succès que de se presser indûment. Le caractère nécessaire d'une entreprise ne se confond pas avec son caractère urgent. Pour autant, l'urgence n'est pas ignorée, mais attendue, et pour ainsi dire *souhaitée*. Le bon moment sera celui où il faudra agir vite, et s'il est urgent d'attendre, la bonne action se situera dans l'urgence. Ainsi, une fois le processus de refondation des sciences lancé, il n'y a plus de choix, et l'urgence n'est pas simulée. Dans la seconde *Méditation*, Descartes décrit très exactement sa situation intellectuelle comme le ferait un homme ayant besoin des services rapides d'un secouriste: «-La Méditation que je fis hier m'a rempli l'esprit de tant de doutes, qu'il n'est

plus désormais en ma puissance de les oublier. Et cependant je ne vois pas de quelle façon je les pourrai résoudre; et comme si tout à coup j'étais tombé dans une eau très profonde, je suis tellement surpris, que je ne puis ni assurer mes pieds dans le fond, ni nager pour me soutenir au-dessus-» (7). Descartes s'est néanmoins donné la liberté d'organiser l'urgence, de lui assigner un moment opportun, ce qui est pour le moins paradoxal, puisqu'en général c'est l'urgence qui impose son propre moment. La pensée philosophante n'est pas le refus ni la peur de l'urgence, mais elle en représente la maîtrise la plus poussée. La philosophie contraint l'urgence à ses propres fins.

La réflexion philosophique représente une entreprise de distanciation conceptuelle qui est comme un aboutissement de l'approche de l'urgence. On voit donc que si le terme «-urgence-» n'est pas courant en philosophie, ce n'est pas que l'urgence y soit ignorée; elle y est au contraire omniprésente et n'a pas besoin d'être nommée.

Qu'on ait cherché à opposer souci de l'urgence et philosophie n'est pas innocent. La plupart des hommes, ne comprenant pas les textes philosophiques, en ont une approche complexée. Le démagogue dira que ce n'est pas grave, et que

si le souci de l'urgence donne moins l'occasion de briller que la philosophie, c'est en revanche un vrai souci. Flatter le peuple en faisant passer son ignorance supposée pour du pragmatisme est un des sommets de l'art subtil de la démagogie. Un gouvernant n'a-t-il pas parlé de «l'intelligence de la main»? Penser sans faire appel à son cerveau, c'est-à-dire sans l'effort que demande la réflexion est sans doute un fantasme agréable, mais un non-sens.

Il y a aussi un contexte idéologique en économie qui est défavorable à la philosophie. Celle-ci n'est jamais rentable. Elle n'offre pas de résultat tangible, mais renvoie chacun à sa propre ignorance. L'enrichissement que l'activité philosophante apporte est difficile à cerner, et en toute rigueur impossible à évaluer en argent. A l'heure où on essaie de réduire l'activité humaine à la création de richesses économiques, la philosophie apporte un démenti gênant. Quoi de plus pratique alors, pour l'éliminer, que de faire passer le souci de la rentabilité immédiate pour un souci de même nature que celui de l'urgence? L'idéal serait qu'on arrive à les confondre. Il suffit de faire croire que l'urgence n'a d'aspect que matériel. Et comme tout ce qui est matériel est quantifiable, c'est-à-dire vendable, le vrai réaliste sera un tenant de l'économie de marché.

Mais la philosophie est là, qui dénonce ce genre de sophisme. Elle refuse, par son existence même, qu'on confonde propagande et raisonnement. Voilà pourquoi, à plusieurs reprises, elle a été visée par les zélateurs de la marchandisation de l'éducation. Le ministre qui voulait supprimer la philosophie des programmes scolaires était celui qui avait décrété que l'éducation serait le plus grand marché du XXI^e siècle. Mais confondre souci de l'urgence et matérialisme ne peut, finalement, qu'être un instrument par lequel on soumet le peuple. A chaque fois qu'on invoque la priorité de l'urgence c'est pour s'y soumettre, et non pas pour la dominer. C'est paradoxalement quand on tente de la dépasser, quand on n'en fait pas une fin, qu'on lui attribue le traitement qu'elle mérite et qu'on lui donne le plus d'attention et d'importance. C'est quand l'homme voit au-delà de l'urgence qu'il bâtit et sort de la barbarie.

Qu'en est-il de Descartes parvenu au bout du cheminement qui lui a fait mettre de côté l'urgence? «-Maintenant que mon esprit est *libre* de tous soins, et que je me suis procuré un repos assuré dans une paisible solitude, je m'appliquerai sérieusement et avec *liberté* à détruire généralement toutes mes anciennes opinions-» (8). Renversant l'idée communé-

ment admise selon laquelle c'est l'urgence qui dicte le moment d'agir, Descartes, pour les besoins de la réflexion, impose à l'urgence le temps qui doit être le sien. En cela, il fait acte de liberté et c'est dans cette liberté que se joue la civilisation. Dès lors, prétendre opposer philosophie et urgence, c'est se transformer en barbare sans prise sur la réalité.

Notes

(1)-Platon, *Théétète*, 174 a-b.

(2)-P. 345 de l'édition GF.

(3)-23 c.

(4)-*Œuvres complètes*, Pléiade t. III, p. 1149.

(5)-358e-359a.

(6)-*Méditations métaphysiques*, Première Méditation, p. 67 de l'édition GF.

(7)-*Idem*, p. 77.

(8)-*Idem*, p. 67 (nous soulignons).

